

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 35

Artikel: Le feuilleton : évidemment, c'est un brave homme !... : nouvelle : [1ère partie]
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225402>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et il fallait s'adresser quelque part, du côté de Vevey.

Vous voyez d'ici la scène, le monsieur qui s'en va s'exercer au bord d'un étang, son scaphandre sous le bras ! Et qui rentre tout content...

— Ah ! aujourd'hui, j'ai repêché deux bidons et un soulier !

Et puis le métier est bon. Si l'on ne travaille pas toujours, ça paie d'autant plus ! Pas de poussière et personne pour vous ennuyer pendant l'exercice de vos fonctions !

Eh bien ! même le métier de scaphandrier est relativement facile. Il suffit d'avoir un peu d'eau à sa disposition ! Il en est un autre qui exige des prodiges d'habileté et un caractère extraordinaire pour le pratiquer... c'est celui de comique !... Voyez un peu ce qu'on demande d'eux. Je vous transcris une offre d'emploi que j'ai sous les yeux :

On demande un comique pour loterie à parades. Place libre de suite. (Et voici le bouquet !) Pas sérieux, s'abstenir !!!

Le pauvre malheureux ! comment s'y prendra-t-il pour obtenir la place ?

S'il est trop sérieux... il fera un piètre comique ! Et s'il est très rigolo... il manquera évidemment du sérieux nécessaire !!

Je ne sais pas si vous feriez comme moi, mais dans un cas pareil, je préférerais... m'abstenir !

Benj. Guex.



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

Nouvelle.

Le facteur Perroud étant mort, on l'enveloppe. Les trois villages de la commune étaient largement représentés à cet enterrement. A la campagne, plus qu'ailleurs, le facteur tient aux fibres des gens. Deux fois par jour, on voit passer sa blouse à travers champs. Et souvent, lorsqu'il fait chaud, on lui prépare un carafon de vin au coin d'une table. Chacun connaît alors la sonorité de son rire lancé sous les solives du plafond.

En revenant de l'enclos où reposait l'homme loquace, les campagnards parlaient de son remplaçant. La mort, surtout quand le printemps se glisse sous l'écorce des arbres, paraît mesquine, anormale. On a hâte d'oublier les êtres maladroits qui s'y sont laissés prendre. Et l'on s'entretenait de ceux qui vont répéter leurs gestes, ramasser la cognée tombée, racheter la maison abandonnée, poursuivre le même labeur sous le masque d'une nouvelle face.

Ceux des Bières, un très paisible village égréné dans les champs, opinaien pour Paul à Jean, ainsi surnommé parce qu'aux Bières tout le monde s'appelait Tavonne. Tandis que ceux des Essarts, le gros village assis en haut de la côte, non loin de la gare, penchaient pour Louis Barroz, affublé du sobriquet avantageux de *Syndic*. Barroz, en effet, n'était que municipal. Et le vrai syndic, c'était Alfred Moilloz, un homme aux yeux veules, aux épaules d'Hercule bonasse. En séance, Barroz pérorait, gesticulait, décidait. Sa dernière tirade lancée, il regardait Moilloz. Moilloz, alors, branlait la tête, caressait d'une main son menton carré, disait d'une voix pâtieuse :

— Oh !... autant se ranger à cet avis... Egale-ment, comme qu'on tourne les choses...

Jamais il n'achevait cette phrase sous laquelle il cachait ses perpétuelles reculades. Et voilà pourquoi la malice populaire, toujours si clairvoyante, avait offert à Barroz le titre de Moilloz.

Né pauvre, bel homme, marié richement, sanguin, buveur intrépide, Barroz s'était imposé par sa voix de stentor, par ses discours d'auberge,

par la manière à la fois habile et brutale dont il faisait ses affaires, celles des autres, aussi, car le beau-père défunt avait cautionné près de la moitié du village et Barroz, héritier de ces cautions par son mariage, tenait les électeurs sous sa coupe. Aussi menait-il la commune, se servant de ses amis, terrorisant les pauvres, domptant les hostiles, tour à tour grossier et généreux, voire les deux à la fois... Ce Barroz avait une grosse poitrine, un gros corps, une grosse figure aux traits réguliers, grêlée de petite vèrole, des narines puissantes, une barbe rouge formée de poils rudes, et surtout un regard dont on se souvenait, luisant, louchard, fascinateur, bien fait pour maîtriser la paroisse des Essarts.

Paul à Jean, lui, était un de ces hommes qui gardent de l'enfance la candeur, qui vivent la vie à travers un rêve. Il s'était marié très jeune, épousant une femme qu'il aimait, une petite créature grasse et rieuse. Le ciel, croyant leur complaire, leur avait envoyé six enfants, dont cinq filles très pareilles, frisées, blondes, fraîches...

Alors, ployant l'échine, Paul à Jean qui possédait peu de terre avait loué ses bras afin de gagner davantage. Et sa femme, une vaillante, avait ouvert un petit magasin d'épicerie dont le gain aidait à tourner.

— Ma foi !... répétait donc Jules Taupain qui revenait, lui aussi d'accompagner le facteur défunt à sa demeure dernière, ma foi !... il faut nommer Barroz, puisque ça l'amuse... Il est robuste. Il ne craint pas le vin... Oui ! c'est lui qu'il faut recommander à ceux que ça concerne ?

— Que non !... que non !... rétorquait Ulysse Baron, des Bières. Depuis quand est-ce que les municipaux veulent faire aux facteurs ? Est-ce que le taupier fabrique les sermons du ministre ? Chacun son métier et les chèvres seront bien gardées. Pas vrai ?

— C'est sûr !... reprenait Jean Piquette... Sans compter que Barroz demeure dans une maison forte... A cause du bureau de poste, il lui faudrait déménager dans celle qu'il a au village... Parce qu'on ne veut pourtant pas courir jusque chez Barroz pour acheter un timbre de cinq !... Non ! Barroz n'est pas l'homme pour ça... Pas assez soigneux ! Oh ! j'ai connu un facteur qui avait fait rater un mariage et un héritage rien que pour avoir oublié des lettres au fond de son sac...

A quoi le gros Taupain, un veuf aigri, répondit entre les dents :

— Passe encore pour le mariage... mais l'héritage !...

Tandis que ces hommes vêtus de noir retournaient à leurs travaux en parlant de leurs choses, autour d'eux, dans les haies et au-dessus des champs, l'alouette, le pinson s'égosillaient avec la joie naïve des bestioles ivres de la beauté des jours heureux.

Enfermé, isolé dans ses pensées, Louis Barroz cheminait derrière les trois hommes. Et il les regardait et les jugeait : Taupain, un gros sans volonté qui lui devait encore huit cents francs, Ulysse Baron, petit être bancal et doucereux, Jean Piquette, un bâmocheur à ménager à cause de son esprit.

Devisant toujours, le groupe était arrivé sur la place des Essarts où Barroz le rejoignit.

— Bonjour... bonjour !... Pendant qu'on vous tient, on peut bien vous offrir un verre, ou quoi ?...

Taupain, Baron, Piquette s'engouffrèrent dans la pinte. Ils s'assirent. Ils rirent. Ils burent. Et ils sortirent enfin enchantés, car le vin était bon. Echancrés et mâtés une fois de plus par Barroz, le maître reconnu.

* * *

Paul à Jean restait songeur. Lui, l'être doux, malhabile, ennemi des tracas, il pensait sans cesse à Barroz se disant que sa haine devait être implacable. C'était lui, Paul à Jean Tavonne, l'humble journalier, qui osait se dresser devant cet homme riche et violent ?... Pour se tranquilliser, il discutait avec lui-même :

— Que diable !... Chacun est libre, après tout. J'ai besoin de pain... J'ai six enfants dont l'aîné n'a pas treize ans... Et si je me présente à cette place de facteur, c'est mon droit... La marche me convient... Ma femme a une belle écriture. Pour le bureau, c'est tout ce qu'il en faut... Pardi !... Tiens bon !... C'est ton droit.

Mais plus il se répétait ces paroles, plus il les trouvait osées, extravagantes. Non, il n'était pas possible qu'il lutte avec quelque chance de succès contre cette grosse nuque qui intriguerait à Lausanne depuis des semaines !... La cuisine de Paul à Jean était sombre. Soudain elle s'éclaira, Emma, Rose, Louise, les trois filles en âge de fréquenter l'école, ouvraient la porte et toute la lumière du jour finissant se posait sur leurs têtes bouclées. Au bruit, la mère, qui relâchait silencieusement des pommes de terre, tourna la tête :

— Paul !... Comment peux-tu hésiter ?... Regarde les petites : elles n'ont pas sur elles grand comme la main qui ne soit rapiécée... Et les souliers leur tombent des pieds à force de trous... Bouge-toi un peu ! Dis à ces messieurs que quand j'étais en place à la ville, je tenais tous les comptes de Mme de Palain... Que tu es sergeant. Quoi ! tout ce qu'on peut dire... Bouge-toi !...

Paul à Jean ne broncha pas. Son âme, pourtant, avait tressailli. Et il suivait les gestes agiles des pouces, le jeu du couteau pelant fin les pommes de terre, puissant de la vigueur dans ces mouvements... Mieux vaut sans doute, d'un pas lent, la fourche sur l'épaule, aller au pré, ou lier les fagots, mais vient toujours une heure où il faut prouver qu'on est un homme et marcher vers un but... Pourtant, la timidité le tenait à la gorge. Il se sentait lâche. Et il admirait secrètement sa femme. Uniquement préoccupée de l'avenir des enfants, elle n'eût pas hésité un instant, elle !... En cette minute même, malgré la besogne, le lait sur le feu, les cris du dernier marmot, son regard vif, conscient de toutes les responsabilités, pesait sur le mari débonnaire, s'enfonçait dans ses yeux bleus pour le contraindre :

(A suivre.)

Benj. Vallotton.



TREUTHARD

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
HALDIMAND, II DANS UN CADRE CHIC

„DIABLERETS“ pur ou à l'eau,

„DIABLERETS“ cassis

„DIABLERETS“ citron

„DIABLERETS“ grenadine

Les jolis tressusseaux s'achètent toujours

chez L. BROUZOZ

AU TROSSEAU MODERNE

MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.